



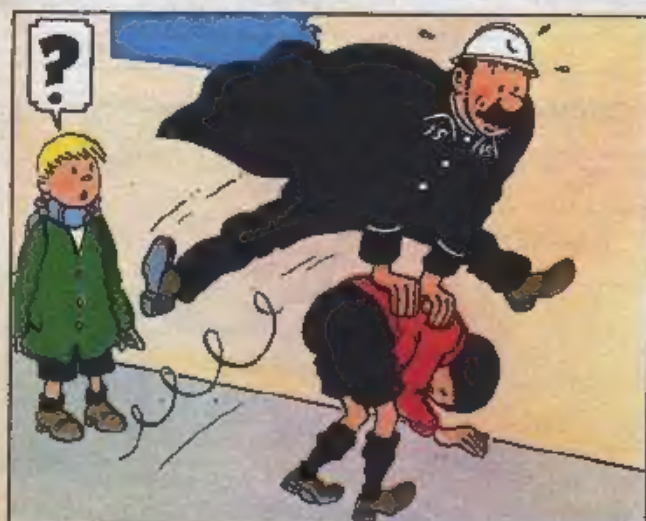
Prix : 5 Frs - Etranger et Congo : 6 Frs

SIXIEME ANNEE
4 AVRIL 1951

TINTIN

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

14



ETERNELLE JEUNESSE



Mon Courrier

TINTIN vous parle



Schoenmaekers Vincent, Anvers. — Tu es trop curieux : je ne puis te révéler la suite des histoires. Prends patience, et tu sauras. Amitiés.

Defrès Lucette, Boitsfort. — « Tintin en Russie » n'est pas en vente pour le moment. Tu trouveras encore des articles sur les animaux et les fleurs.

Delvaux P., Seraing. — Je suis heureux d'apprendre que nos articles documentaires te viennent en aide dans tes études. Nous continuerons. A toi.

Gentilini M.-A., Saint-Ghislain. — La photo de Hergé a paru plusieurs fois dans « Tintin ». Nous n'en possédons pas d'autres. Amicalement à toi.

Vandenbulcke Jean, Schaerbeek. — Mes félicitations pour ton joli dessin. Mais pourquoi, diable, coupes-tu dans ton journal au lieu de le conserver ?



Depreter Brigitte, Uccle. — En dehors de notre Grand Concours annuel, nous organisons un petit concours tous les mois. Regarde mieux ! A toi.

Mersel Edmond, Eschweiler (Allemagne). — Désire correspondre avec un lecteur de quinze ans aimant les livres et la nature. Ecrire au journal.

Smeets Josette, Bruxelles. — Bien sûr, tu peux me tutoyer. Pour le Club, tu restes en contact direct avec le journal. Lis nos informations.

Leyssens Françoise, Ixelles. — Les membres du Club Tintin bénéficient de toutes sortes d'avantages : visites guidées, réductions au cirque, messages secrets, etc. Sois attentive à nos appels. Amitiés.

Pecriaux Jacques, Costermansville (Congo). — Désire correspondre avec un jeune Canadien s'exprimant en français. Ecrire au bureau du journal.

Drape Michel, Ixelles. — Dans l'ensemble, tes critiques sont justes. Crois bien que nous avons, autant que toi, le souci de bien faire. Amitiés.

A.V., Weespelaar, et M.T., Louvain. — Flamanda tous deux, désirent correspondre avec lecteur français. Ecrire au journal.

Froese Sylvia, Stuttgart (Allemagne). — « Les Cigares du Pharaon » ne sont plus en vente. Il faut attendre. Tu seras informé de la réédition.

Delune Nicole, Ixelles. — Tous les albums d'Edgar-P. Jacobs seront édités par nous. Prends un peu patience. « La Pyramide » n'est pas achevée !

Vandervaele Ann, Hooflaert. — Les carnets de décalcomanias sont réservés à nos concours ou

aux Timbres Tintin. Ils ne sont pas mis en vente.

De Blos, Ixelles. — La seconde partie du « Secret de l'Espadon » paraîtra en librairie dans quelques mois. Il faut attendre. Bien à toi.

Bourgeois Jacques, Monsion. — Si je comprends bien, vous êtes à six dans la famille à vous disputer le journal ! Ah ! ces parents tout de même !

Holoffe Roger, Nivelles. — Désire correspondre avec un scout belge qui habite le Congo et qui est âgé de quinze ans environ. Ecrire au journal.

Wathles Jean, Liège. — Les histoires de cow-boys de Le Raillie seront éditées en album, mais pas tout de suite. Tu en seras avisé. Amitiés.

Mesler Pol, Neufchâteau. — Il n'est pas question, pour l'instant, de republier « Le Rayon U », de notre ami Edgar-P. Jacobs. « La Pyramide » est inédite.

Wathelet Charles, Forest. — Merci pour vos excellentes suggestions. Tout cela se fera à son heure. Le monde ne s'est pas fait en un jour !

Dewamme Guy, Manège. — Désire correspondre avec un garçon de onze ans, habitant la France ou la Suisse. Ecrire au bureau du journal.

Francotte Gabrielle, Liège. — Tu ne pourras obtenir nos décalcomanias qu'en échange de Timbres Tintin ou comme prix à nos concours. Amitiés.



Flahaux Robert, Jette. — Oui, « Le Sphinx d'Or » paraîtra en album, après « Alix, l'Intrepide ». En principe, toutes nos histoires doivent être publiées.

Dautrebands José, Les-Avins-en-Condroz. — Pas mal du tout ton conte. Mais tu dois travailler encore. Tu n'as que onze ans, non ? Félicitations.

Ome Lena, Fandourg de Bruxelles. — Veux-tu me faire connaître ton adresse complète ? Tu as gagné un abonnement de 3 mois au concours « Parole ».

Vyncke Andrée, Anderlecht. — Désire correspondre avec lecteur de quinze ans environ, Suisse ou Française, s'intéressant aux sports. Ecrire au journal.

Leemans Yvon, Villers. — Nous étudions la question d'une grande réunion des membres du Club à Liège. Prends encore un peu de patience. Amitiés.

Putters Nicole, Verviers. — Merci pour les jolies photos que tu m'as envoyées. Vous ne semblez pas vous ennuyer, tes amies et toi ! Amicalement.

① Nous supposons que vous avez lu avec la plus grande attention le billet ci-dessus et qu'aucune de ses finesses ne vous a échappé.

Ceux de nos amis que nous considérons comme les plus intelligents nous ont affirmé que ce message était remarquable. Et nous avons reçu leurs félicitations chaleureuses.

D'autres, moins vifs d'esprit, l'ont accueilli avec quelque réticence. Ils en ont discuté la forme, tout en se déclarant à peu près d'accord sur le fond.

Enfin, une minorité de lecteurs (ils pouvaient être quatre, quatre et demi ?), illettrés, sans doute, ont prétendu n'y avoir rien compris et même en avoir abandonné la lecture avant la fin.

Et vous, les amis, qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas qu'il est... trou-blanc ?

P.S. — Un peu tardif, bien sûr, ce poisson d'avril ! Mais notre directeur n'a pas voulu entendre parler d'une édition spéciale pour dimanche dernier...

Jaemais Natacha, Uccle. — Désire correspondre avec lectrice anglaise de quatorze ans environ, aimant les sports. Ecrire au bureau du journal.

Philippart Pierre, Liège. — Les chroniques dont tu m'as parlées n'ont pas été supprimées, mais elles paraissent sous d'autres titres. Lis bien.

Coupe Monique, Verviers. — La belle carte que tu m'as envoyée ! Bien sûr, je connais Verviers et j'y compte plusieurs amis. Toi, notamment !

Vandeveldt Pierre, Gand. — Que nous paraissions deux fois

par semaine ! Tu veux donc nous tuer ? Peut-être qu'un jour nous passerons par Gand...

TINTIN:

Administration, Rédaction et Publicité :
24, rue du Lombard, Bruxelles.
Editeur-Directeur :
R. Leblanc
Imprimerie : Etablissements
C. VAN CORTENBERGH,
12, rue de l'Empereur, Brux.

UNE REVOLUTION DANS LE DOMAINE DU CINEMA

UNE nombreuse correspondance nous est parvenue au sujet de cet extraordinaire petit appareil de cinéma « Cinette » qui permet la vision animée de films de 16 mm. (voir « Tintin », n° 8, p. 2).

Nous signalons à tous nos chers amis que l'appareil est disponible dans tous les magasins d'appareils photo et cinéma, au prix de 97 francs (1). Les magasins qui en seraient dépourvus peuvent le commander à la maison NAERT, Bruxelles (place Roupe, 91) et province, à ton intention.

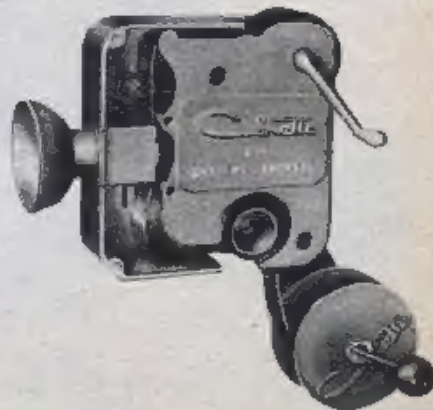
En plus de la merveilleuse série des films « Cinette », dont la liste a paru dans « Tintin », n° 8, UN NOUVEAU FILM VIENT DE PARAÎTRE :

LE RADAR AU SERVICE DE L'AVIATION
(Avec texte explicatif.)

CE SONT DE VÉRITABLES FILMS DE CINEMA,
vendus au prix de 37,50 francs.

BIENTÔT UNE NOUVELLE SÉRIE... BIENTÔT DE NOUVELLES JOIES !

(1) Ou, si vous préférez le recevoir par la poste, versez le montant de votre commande au C.C.P. 3526.15 de CINETTE, en indiquant le détail sur le talon du versement.



Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Le chevalier Conrad s'est mis hors-la-loi en aidant le jeune Renard à s'évader de la prison d'Anvers, où il était emprisonné. Les deux amis s'enfuient à pied. Le soir, au milieu d'une forêt, ils s'arrêtent et s'endorment, épuisés...

De toutes parts surgissent de nouveaux venus, armés jusqu'aux dents; ils s'approchent des dormeurs à pas de loup...



Hoïà, debout !... ou faut-il que je te chatouille les côtes de la pointe de mon épée ?



Que... que me voulez-vous ?



Par le diable ! !

Hé, l'amé, ne te démenes pas comme ça ! Jette d'abord un coup d'œil autour de toi, et au sommet de ces arbres...



Comprenant que toute résistance serait inutile, car les assaillants sont nombreux et bien armés, Conrad se laisse lier les mains. Renard est également ligoté, puis la petite troupe se met en route...



Ils marchent longtemps... La forêt s'épaissit. A la fin, ils arrivent dans une clairière où se dresse un groupe de cabanes...



Debout devant l'une d'elles, un homme, fort comme un arbre, regarde s'approcher les prisonniers...

Voilà la récolte, chef !

Hum... ils n'ont pas l'air bien riches... Fouille-les !



Regardez ! Je trouve un anneau d'or dans sa ceinture !

Reds-moi ça, gredin !



Silence, mauvaise tête, et tiens-toi tranquille ! On nous appelle les Queux du Bois des Sorcières, mais nous ne sommes pas aussi mauvais qu'on le prétend : nous rendons la liberté à tous ceux qui tombent entre nos mains, pourvu qu'ils triomphent des trois épreuves que nous leur faisons subir. De toutes manières, évidemment, nous gardons le butin !... Ha ! ha ! ha !



LA JOURNÉE DES DUPE



Les aventures du chevalier de Cadilhac dans « Le Fils du Maître de poste » vous ont révélé la haine implacable que vouait au cardinal de Richelieu la reine Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Cette lutte sournoise devait se terminer par une tragi-comédie en deux actes que les historiens ont appelés « La journée des Dupes ».

LOUIS XIII, dont « Les Trois Mousquetaires » d'Alexandre Dumas ont popularisé la barbe et le long visage maigre, était un souverain faible et versatile. Bien qu'il estimât à leur juste valeur les éminentes qualités du cardinal de Richelieu, il lui arrivait de prêter une oreille complaisante aux attaques perfides dont ce ministre était l'objet de la part de la reine Anne d'Autriche et de la reine-mère Marie de Médicis.

En septembre 1630, comme il revenait de Savoie où guerroyait l'armée française, le Roi tomba gravement malade. Les deux femmes profitèrent de la circonstance pour le circonvenir et l'amener à se débarrasser de Richelieu. Troublé, excédé, Louis XIII promit de prendre un parti définitif lorsqu'il serait rentré à Paris.

Un peu plus tard, dans le carrosse qui le ramenait vers la capitale, il eut avec son ministre une conversation importante.

— Je ne vous apprendrai rien, Monsieur le Cardinal, commençait-il, en vous disant que la reine Marie ne vous aime guère !

— Hélas, Sire !... Pourtant, Votre Majesté sait bien que mon unique dessein est de servir la Couronne !

— Sans doute, sans doute !... Mais il conviendrait que vous rentriez en grâce ! Et cela dépend de vous. Toutes ces sottises disputes m'ennuient fort !

— Mais, Sire...

— Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, Monsieur le Cardinal.

Sur ces mots, le Roi, qui n'avait pas osé avouer à Richelieu la demi-promesse qu'on lui avait arrachée, retomba dans un mutisme renfrogné. Le cardinal n'eut pas demandé mieux que d'obéir, mais il connaissait trop bien son ennemi pour espérer encore un accommodement. D'ailleurs, dès qu'elle fut arrivée à son tour à Paris, la Reine-Mère poursuivit sans se départir son opiniâtre travail de sape.

LA PREMIERE MANCHE

Le matin du 11 novembre 1630, bien résolue à en finir et à obtenir la disgrâce de Richelieu, elle alla jusqu'à s'enfermer avec son fils dans une chambre du palais du Luxembourg. Mais, tout à coup, un visiteur survint qu'elle n'attendait pas : le cardinal en personne. Ses amis l'avaient mis au courant de la partie capitale qui se jouait et, forçant la consigne, il s'était

introduit dans les appartements royaux pour tenter de sauver sa mise. Le premier moment de surprise passé, la Reine-Mère entra dans une violente colère. Elle donna libre cours à son tempérament bouillant d'Italienne (ses ancêtres avaient été les maîtres de la fastueuse Florence) et accusa le pauvre ministre d'invectives. C'est



en vain que le cardinal essaya de la fléchir. Ses prodiges de diplomatie se heurtèrent à un mur de haine aveugle. Se voyant perdu, il se tourna vers le Roi et le supplia de lui permettre de s'éloigner.

Fatigué de cette querelle, effrayé par la violence dont témoignait sa mère, Louis XIII s'inclina et remit au cardinal un ordre de départ.

Dès lors, tout semblait consommé. Il ne faisait plus de doute que le règne de Richelieu, ce ministre implacable et tout puissant, allait prendre fin.

LE CARDINAL REVIENT À LA CHARGE

Quelques minutes après avoir assumé la responsabilité de cette grave décision, Louis XIII partit pour Versailles, où il n'y avait alors qu'un petit château réservé aux chasses royales. Marie de Médicis, enivrée par son triomphe, resta au palais

du Luxembourg où commençait d'affluer les courtisans. Ce fut sa perte.

Dès qu'il eut quitté le Roi, Richelieu se rendit chez un de ses bons amis, le cardinal de la Valette, qui l'engagea vivement à ne pas abandonner la partie.

— Il vous est encore possible de regagner la confiance du Roi, lui dit-il. Vous n'avez rien à vous reprocher. D'ailleurs, ne l'oubliez point, qui quitte sa patrie, la perd !

Réconforté, Richelieu courut à Versailles, sous couleur de prendre congé de son souverain ; en réalité, pour jouer sa dernière carte. Il avait dans la place un ami puissant, le duc de Saint-Simon, qui plaça sa cause avec chaleur auprès de Louis XIII, puis l'introduisit par un escalier dérobé dans le cabinet royal. Richelieu n'avait point usurpé sa réputation d'habile homme. Dès qu'il fut en présence du monarque, il n'éprouva aucune peine à se justifier et il regagna en un instant l'ascendant que l'on croyait perdu à tout jamais.

Tel est pris qui croyait prendre. Au moment précis, la Reine-Mère, qui savourait sa victoire au palais du Luxembourg, sombra dans une disgrâce irrémédiable. Les alliés de Marie de Médicis, dupes de cette fameuse journée (tout au moins ceux qui ne se trouvaient pas hors d'attente) furent cruellement punis. Certains connurent l'exil, d'autres furent ambastillés, destitués ou chassés de la Cour.

★

Il suffit vraiment de peu de chose pour modifier le cours du destin ! Si le verrou avait été poussé à la porte du cabinet royal, si la Reine-Mère, plus prudente, avait suivi son fils à Versailles, l'histoire de France en eut probablement été changée.

Lorsqu'il fit bâtir le grand Versailles, Louis XIV tint à conserver dans ses constructions l'habitation de son père. On peut voir, aujourd'hui encore, l'escalier dérobé qui joua un rôle si important dans cette « journée des dupes ». Il se trouve dans un petit couloir à l'angle sud-ouest de la salle où sont exposés les portraits des Rois de France.

Les PECHEURS de PERLES

Après la victoire des Portugais sur les Hollandais, le traître Véragua a dénoncé Pérez et Manrico comme responsables du conflit, auprès du Vice-Roi de Goa. Celui-ci accourt à Ceylan, pour juger les soi-disant coupables. Mais il a compté sans Otaru...

(Dessins de Caprioli)



Quelques heures plus tard, Otaru et ses hommes se préparent à donner l'assaut au vaisseau du Vice-Roi.



Cependant, sur le navire portugais, le procès vient de se terminer par la condamnation de Pérez.



Nous ne permettrons pas que vous condamnerez nos amis comme des traîtres ! S'il est un traître ici, c'est assurément le fourbe Véragua !

Quelle infamie ! Cette vipère ose m'insulter !



Et moi, je vous fais arrêter, Manrico !... Gardes !...

Haite !

Mais tout à coup...



Tu oses ?...



Grâce à eux, nous avons vu surgir des villages là où autrefois se dressaient seulement quelques misérables cabanes. Ils ont délivré les pêcheurs de perles de l'esclavage et de la misère où les tenaient les marchands arabes. En signe de reconnaissance, nous les avons toujours fidèlement servis...



Colombo est entre les mains de mes pêcheurs. Votre vaisseau est à nous. Je puis, s'il me plaît, vous faire enchaîner, ou vous chasser de Ceylan...

Otaru raconte alors la trahison de l'hypocrite Véragua, et sa honteuse conduite. Il n'hésite pas à accuser le Vice-Roi de faiblesse. Tous l'écoutent, médusés : ce n'est plus un indigène docile qui parle, mais un chef qui commande, un vainqueur qui dispose de ses prisonniers...



(A suivre.)

La semaine prochaine : OTARU COMMANDE !...



ROMAN INEDIT DE
FRANCIS DIDELOT

Les Aventures de DZIDZIRI

ILLUSTRATIONS
D'ALB. WEINBERG



Le « Normand des Aïres », à bord duquel le jeune Dzidziri s'est introduit comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Accompagné de Laobé, Dzidziri s'introduit dans la tribu des Hommes-Crocodiles qui retiennent prisonnière Sophie, l'air-hostess...

A PAS DE CROCODILE

UNE main sur son épaule... Il pivota d'un bloc, prêt à se défendre... et il vit le bon visage noir de Laobé.

Eh bien, s'exclama-t-il, tu es vivant, mon petit gars. Je te croyais bien transformé en pâté par les crocos...

La figure du négroïde se tendait dans un rire silencieux. S'il ne comprenait pas les paroles de son ami blanc, il en devinait le sens. Et il secouait énergiquement la tête. Il tendit le bras en direction du marais, baragouina quelques mots.

— Compris, exprima Dzidziri, tu as réussi à te tirer de là ? Et le radeau, beauté blonde ?... Il a mis les voiles... Nous voilà prisonniers, qu'est-ce que tu en penses ?

Cependant, Laobé mettait son doigt devant sa bouche : le geste se comprend dans toutes les langues. Dzidziri approuva :

— Oui, ma colombe, vaut mieux se taire... Viens.

Il l'entraîna à l'écart en direction d'un haillier, où ils échappèrent à l'insupportable chaleur solaire. Ils s'allongèrent. Dzidziri bougonna :

— L'estomac crie famine. Tu n'aurais pas une idée, Laobé, de mon estomac ?... Hein, moyen miam-miam ?...

Et il agita les mandibules, il feignait de déglutir d'énormes bouchées. Laobé eut un sourire heureux ; il inclina sa tête laineuse ; pressant l'épaule de son compagnon afin qu'il demeurât sur place, il s'esquiva. De longues minutes s'écoulèrent. La chaleur grandissait ; elle s'insinuait en vous, répandait dans vos muscles une énorme veulerie : Dzidziri éprouvait le désir insupportable de ne plus bouger jamais, de s'endormir là, et puis... Il sursauta lorsque Laobé reparut.

Le Noir apportait plusieurs fruits à la peau luisante d'un vert noirâtre tavelée de taches jaunes. Lui-même y mordit pour donner l'exemple. Dzidziri l'imita. La peau du fruit se fendit, laissant apparaître une chair fibreuse, juteuse, d'une couleur orange ; une odeur étrange se répandit.

— Mince, exprima Dzidziri, ça sent le citrage !... L'essence de térébenthine à pleins nez... Pas mauvais d'ailleurs...

Des souvenirs de lectures lui vinrent à l'esprit. Il se rappela :

— Des mangues, voilà ce que c'est... Eh bien, c'est fameux... Oui, fameux. Mais, le peux te

garantir une chose, Laobé : tu n'en ferais pas manger pour un empire à ta tante Gabrielle...

Laobé riait de bon cœur ; il était content puisque son ami blanc était content. Il s'était glissé dans la brousse, avait repéré un énorme manguiier, rapporté ces fruits. D'ici, le Lionceau aux cheveux de flammes, les appréciait : tout était donc parfait...

Où, il y avait bien leur situation critique dans l'île sacrée, isolée des Fils du Lion par un marais infesté de crocodiles, le risque de tomber aux mains des Bama-Fantous... Il y avait la présence de Sophie retenue par les secateurs du crocodile... mais tout cela, Laobé ne s'en souciait pas puisque son ami blanc montrait lui-même une telle tranquillité d'âme.

De fait, Dzidziri s'était endormi. Les émotions de la nuit, succédant à toutes celles qu'il avait eues déjà depuis le départ de Paris, lui faisaient récupérer.

Quand il ouvrit les yeux, il faisait nuit noire. D'abord, il hésita. Il ne reconnaissait pas

Soudain, il distingue la silhouette d'une paillote...



l'habituelle soupente où il avait accoutumé de dormir dans l'immeuble de la rue Mouffetard, tandis que, dans la pièce voisine, retentissait le roulement sonore de l'oncle Amable Saupranaud. Et puis, il reprit pied dans la réalité. Il distinguait, dans les ténèbres, une silhouette près de lui : c'était Laobé.

— Boule de neige, mon garçon, je ne sais si tu apprécies le sommeil à sa juste valeur. Moi, je te garantis que faire la grasse soirée quand on a failli devenir le plat de résistance des lions, puis ensuite des crocodiles, il n'y a rien de tel... Là-dessus, en route, Fortunio !

Laobé lui empoigna le bras. Multipliant des gestes que l'obscurité empêchait de distinguer, bredouillant des mots confus, il s'efforçait de retener son compagnon. Et Dzidziri n'avait

plus besoin d'entendre sa langue pour réaliser le sens de son discours : « Tu ne vas pas faire ça, Lionceau aux cheveux de flammes. Je sais ton courage et je connais ton audace... J'ai vu moi-même la femme au visage clair comme la lune par les nuits froides ; je l'ai aperçue prisonnière des Bama-Fantous. Et je devine que tu veux la faire évader. Mais ne t'y risque pas, tu ne la sauveras pas. Et toi-même, tu périras. Car les Fils du Crocodile sont plus cruels que le fauve le plus sanguinaire... Rappelle-toi leurs regards de fous, tandis qu'ils entouraient l'autel où ton amie blanche était libre et cependant prisonnière. N'es-tu pas remarqué combien ils sont nombreux ?... Certes, ils sont moins grands et moins forts que nous autres, Fils du Lion. Mais leur nombre ne se compte pas : que peut faire l'homme le

de plan : il s'agissait d'atteindre le village, de se faufiler à l'intérieur, et de parvenir jusqu'à Sophie... Après... Eh bien après, sa chance ne l'abandonnerait pas, là en était certain...

Voici le village mystérieux. Le silence règne, total. Cette nuit les Bama-Fantous doivent dormir, écrasés par la longue cérémonie de la veille. Il faut en profiter. Dzidziri accélère l'allure ; Laobé a peine à le suivre.

Soudain, il distingue la silhouette d'une paillote, à l'intérieur de laquelle un foyer allumé diffuse une lumière tremblotante. Repoussant Laobé qui s'accroche à ses vêtements, Dzidziri avance, collé au mur de terre sèche. Il tend le cou, inspecte la case ; il distingue deux ou trois corps étendus, perçoit des respirations sifflantes ; l'un des dormeurs gemit, se retourne ; les autres ne bougent pas. Les yeux de Dzidziri, accoutumés à l'obscurité, découvrent maintenant des détails. Il aperçoit une dépouille de crocodile abandonnée : un des Bama-Fantous l'a probablement laissée là après la cérémonie.

Pourquoi pas ? La pensée a traversé Dzidziri comme un éclair. Il ne la discute pas ; il se glisse à l'intérieur. Qu'il cogne un objet, et il est surpris, fait prisonnier. Non, les Bama-Fantous ont le sommeil paisible : comment imaginaient-ils une telle audace ? Dzidziri a mis la main sur la dépouille aux écailles dures. Il la tire lentement à lui... Un effort, encore un... Un dormeur grogne... Dzidziri ne bouge pas... Le silence de nouveau... Enfin, le voici dehors.

Une bourrade à Laobé qui tente encore de l'entraîner. Et le secourant : « Allez-moi, figure de nuit... Allez, ouste !... » Et il s'introduit dans la dépouille du crocodile. Il s'en revêt. Puis, comme il a vu faire aux Bama-Fantous, à quatre pattes, lourdement, il pénètre dans le village... La démarche pesante, copiant tant bien que mal — et plutôt mal que bien — un saurien, il avance... A ce moment, la lune sort des nuages qui la masquaient. Elle inonde la place de sa pâleur glaciale. On y voit comme en plein jour. Dzidziri se traîne vers la case où Sophie a été enfermée hier... Mais y est-elle encore ?... Et ses gardiens ne vont-ils pas découvrir le pseudo animal sacré ?... Dzidziri n'y songe pas. Dzidziri avance. Caché, le petit Laobé observe son ami blanc et claque des dents de terreur...

La semaine prochaine :
DANS LES TENEBRES

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET
DESSINS DE

Hassan et Kaddour ont fait irruption dans la chambre de Montbidon au moment où celui-ci, posté à la fenêtre, s'apprêtait à abattre l'Empereur...

JACQUES
LAUDY



Interdit aux garçons

Mes chères amies,



IL faut que je vous raconte comment ils nous ont «roulées». «Ils», je veux dire mes quatre chenapans de frères, «nous», la pâte à gosses et la bonne pâte de sœur que je suis.

D'abord, j'avais dit «non» sur un ton très catégorique : pas de garçons dans la cuisine, c'est un principe. Campée fièrement devant les assaillants, les bras croisés, j'ai fait à ma pâte à gosses, un rempart de mon corps. Alors, ils ont attaqué : voix suppliantes, roulements d'yeux à attendre le lion de Waterloo... L'états vaincus : la porte fut franchie et la cuisine s'emplit de glapissements de sauvages.

Jean brandissait le rouleau à pâtisserie, Phil dénichait le plat de compote de pommes et Marc apportait triomphalement la boule de pâte que Pitou (trois ans) transformait aussitôt en fromage de gruyère en y enfouissant les dix doigts tout à tour. J'eus encore la force de gémir : «Lavez-vous les mains», puis, me laissant choir sur une chaise, je me résignai au pire.

Alors commença, dans la joie et l'excitation, la confection de ces petites gosses dont le format réduit est une de mes spécialités. Je les fais grosses comme... grosse comme... comment dirais-je? Pitou en fait quatre bouchées, moi deux, et Marc le gourmand les engloutit en une fois, vous voyez ça d'ici?

Cérémonieusement, Jean saupoudra de farine le milieu de la table et y plaça la boule. Après avoir prononcé une formule cabalistique accompagnée de gestes mystérieux (ceci ne fait pas partie de la recette et n'est pas indispensable à sa réussite), il roula la pâte pour lui

donner une épaisseur de deux à trois millimètres. Puis, avec le rebord d'un bol, il découpa des rondelles, refit une boule avec les déchets, roula, refit des rondelles, etc., jusqu'à ce que tout fut employé, la dernière petite boule ayant été happée par Pitou qui la mangea crue avec délectation (ceci n'est pas non plus dans la recette classique).

Marc, ensuite, entra en action : une cuillère à soupe de compote épaisse



au milieu de chaque rondelle, plier en deux et cacheter les bords en les mouillant et les aplatissant l'un dans l'autre avec les dents... d'une fourchette. Enfin ce fut le tour de Phil qui donna des petits coups de ciseaux dans le ventre des gosses (pour les empêcher de gonfler et de crever pendant la cuisson) et les déposa une à une dans les platines beurrées.

Le four fut chauffé pendant cinq minutes et les gosses enfournées pendant une petite demi-heure; mes quatre forçats mirent celle-ci à profit pour organiser une partie de cache-cache qui laissa dans tous les coins de la maison des traces de farine, de compote et de pâte gluante... Mais qu'importe : les gosses furent si réussies (et si vite englouties) que je n'hésite plus à vous donner la recette de la pâte.

Pour douze gosses environ, mélangez à 250 gr. de farine, deux cuillères à soupe de sucre fin, une cuillère à café de baking powder et une pincée de sel. Incorporez une demi-tasse de lait, un œuf entier et 50 gr. de beurre ramolli (et non fondu). Travaillez et laissez lever la pâte pendant une demi-heure.

Bonne chance, chères amies. Lancez-vous dans la recette complète si vous êtes des cordons bleus; demandez à maman de vous préparer la pâte si vous êtes encore inexpertes et laissez vos frères jouer aussi au pâtissier si vous avez bon cœur...

Françoise

Conte inédit de Raymond Lermel Illustrations de Wen

La joie de Pierrot Vaneste n'avait pas été de longue durée. Il était si fier, à dix-huit ans tout juste, d'être accepté comme chauffeur de «poids lourds» par la Compagnie des mines de Vernès... Le contremaître l'avait d'abord trouvé trop jeune; mais il avait réussi brillamment toutes les épreuves. Bref, il était embauché; il avait pris son service avec un véritable enthousiasme. Maintenant il s'apercevait que les autres chauffeurs le regardaient de travers.

Inutile de récriminer! Un ordre est un ordre!



Ils étaient onze gaillards en salopette; tous originaires de la région. Sans doute étaient-ils vexés qu'un «gamin», comme ils disaient, eût été jugé digne de partager leurs responsabilités. Au surplus, ce gamin venait du Nord; il était blond parmi tous ces bruns; il ne savait pas un mot de catalan...

Bien sûr, cela n'allait pas jusqu'à la franche brimade. Quand Pierrot arrivait le matin, le chauffeur de nuit lui passait correctement les consignes. Quand il avait besoin d'une réparation, les mécaniciens de l'atelier s'y mettaient sans rechigner. Et à la cantine, on répondait sans impolitesse à ses bonjours, à ses bonsoirs. Seulement, il sentait une humeur qui planait.

Surtout les frères Harreguy semblaient moqueurs, et même hostiles. Chevelus et barbus, forts comme des bœufs, le verbe haut, ils étaient affectés aux «transports spéciaux» que le directeur, du haut de son château dans la montagne, commandait par téléphone. Avec cinq autres, Pierrot Vaneste faisait «le commun», c'est-à-dire montait le matériel et descendait le minerai; trois voyages par jour entre Perpignan et Vernès-village, soit en tout deux cent soixante-dix kilomètres.

Selon l'usage du pays, chaque chauffeur était accompagné d'un «aide», garçonnet de dix à douze ans, spécialement chargé d'approvisionner le radiateur et de caler les roues aux arrêts. L'aide de Pierrot se nommait Carlos; c'était un coquin au nez en trompette, assez salot.

Dans le grand baraquement de la société, les chauffeurs avaient chacun sa chambre. Ils mangeaient au réfectoire, en deux équipes. Et ces repas mettaient notre Lillois au supplice.

Il ne comprenait rien aux propos en patois qui s'échangeaient à ses côtés. De temps en temps, les autres éclataient de rire tous ensemble; et Pierrot supposait qu'il faisait les frais de cette bruyante gaieté.

Un jour, vers la mi-mars, il se put y tenir et demanda à son voisin de quoi l'on riait. Ce fut l'un des frères Harreguy qui répondit de bout des lèvres :

— Vous ne comprendriez pas, mon vieux. Nous nous rappelions un bon tour que nous avons joué l'année dernière au gars que vous remplacez. Ah, la farce était bonne!

Et l'hostilité redoubla. Pierrot avala son café et regagna son camion, sur lequel veillait Carlos. — Qu'est-ce que tu as aujourd'hui? demanda le Rouquin.

— J'ai que ces types m'ennuient!

Il appuya rageusement sur l'accélérateur.

★

Les jours suivants, ils ne put s'empêcher d'épier les visages de ses camarades. Il lui sembla qu'ils avaient une ironie dans l'œil. Pourtant, il ne se passait rien de particulier. La vie allait son train. Pierrot se rassura.

Le contremaître lui fit des compliments : — Quand vous êtes de service, on est tranquille. Vous êtes le champion de la régularité. La direction apprécie cela. Elle a l'œil sur vous. Une autre semaine passa. Un matin, le jeune homme fut réveillé en sursaut par des coups frappés à la porte.

— Qu'est-ce que c'est? cria-t-il.

— Debout! On a besoin de vous, fit une voix.

— Comment, besoin de moi? Je suis rentré hier soir à dix heures; et mon premier départ d'aujourd'hui est fixé à huit heures. Voyez le tableau.

— C'est changé. Ordre du directeur. Je vous donne dix minutes.

ÇA N'A PAS PRIS !

A présent, Pierrot reconnaissait la voix de Harreguy l'aîné, lequel avait rang de chef d'équipe.

— Ça a l'air sérieux, grogna-t-il.

En hâte, il se prépara. Mais dans sa tête flottait une arrière pensée...

Chose singulière, deux autres chauffeurs étaient déjà levés, et dans l'atelier attendant ou entendaient aussi rôder les mécaniciens. Harreguy faisait une moue maussade.

— Il y a pour vous ce matin un transport spécial, dit-il. Et même tout à fait spécial...

— Tiens ! C'est vous et votre frère qui d'habitude...

— Oui, d'habitude. Mais il paraît qu'aujourd'hui c'est vous qui devez vous en charger.

Les autres chauffeurs ouvrirent la bouche pour parler, mais finalement ne dirent rien.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? se demanda Pierrot. Ce n'est pas naturel.

On vint lui dire de la manutention que le camion du transport spécial était prêt.

Interloqué, le jeune homme passa dans la cour; les deux barbus le suivirent. Et comme il allait grimper sur le siège, le cadet l'arrêta en étendant le bras.

— Un instant, gamin. Savez-vous seulement comment il faut s'y prendre, pour ce genre de travail ?

— Je connais mon métier. Ce n'est pas sorcier. Il s'agit de partir et d'arriver.

— Oui, d'arriver : voilà le hic ! ricana l'aîné.

Et il ajouta des paroles à demi indistinctes, sur l'imprudence des gens qui désignent des débutants pour les coups durs et qui prennent ainsi des responsabilités redoutables.

— Inutile de récriminer, reprit le cadet. Un ordre est un ordre.

— Écoutez, mon vieux, reprit le chef d'équipe. Et essayez de bien vous graver dans la tête mes recommandations. Savez-vous ce qui est chargé cette fois sur votre camion ?

Pierrot examina rapidement les caisses oblongues, dont sortaient des espèces de goulots à becs. Entre les caisses, on avait frotté un boudage de paille, et il y avait un boudage d'étoffe le long des parois.

— C'est un liquide. De l'acide sulfurique, je suppose.

Les hommes haussèrent les épaules.

— Ah ouïche, de l'acide ! dit Harreguy. C'est de la nitroglycérine, tout simplement.

★

A ce mot — pour dire la vérité — Pierrot ne put se défendre d'un frisson. Il savait que la terrible substance, dont on fait la dynamite, est l'un des plus dangereux explosifs qui soient au monde. Un faible choc peut la faire éclater. Une fois par an, en effet, l'on montait à Vernémont une provision de nitroglycérine; tout s'était toujours bien passé jusque là. Mais c'était une chance. En Amérique — c'est connu — il arrive assez fréquemment, dans la région pétrolière, qu'un camion de nitroglycérine, au passage d'un carrefour, se volatilise instantanément, avec son conducteur. Un nuage de fumée, un trou au milieu de la route : c'est tout ce qu'il en reste...

— Vous ne changerez pas de vitesse, dit Harreguy aîné. Restez en deuxième, de bout en bout. Le chemin sera libre, naturellement : la compagnie prend déjà assez de risques... Amenez les virages bien au large. Surveillez sans cesse le sol devant vos roues : ce n'est pas le moment de passer sur une grosse pierre, ni de déraper dans une flaque d'huile...

Les mécaniciens étaient sortis de l'atelier et contemplaient Pierrot silencieusement.

— Nous vous précéderons avec le side-car, reprit le chef d'équipe. A bonne distance, bien sûr.

Pour éviter les heurts au démarrage, les six hommes poussèrent le camion à la main, jusqu'à ce que Pierrot eût embrayé.

A la sortie du camp, il vit passer le side-car, qui se maintenait à cinq cents mètres devant. Un autre véhicule, que le jeune homme surprit dans le rétroviseur, apparut derrière, à la même distance. C'était la voiture de dépannage, dans laquelle les mécaniciens s'étaient entassés.

★

Pierrot tenait son volant d'une main ferme, mais naturellement il avait la gorge un peu serrée.

« A cette allure, j'en ai pour trois heures, se dit-il. Environ dix mille secondes, dont chacune peut être celle du grand saut ! »

Pour faire diversion, il s'imagina, arrivant au but, et congratulé par ses camarades. Cette fois, ils ne le traiteraient plus de gamin; il aurait gagné ses galons !... Il revit les visages qui l'avaient entouré au départ. Des visages contractés, comme s'ils dissimulaient une émotion — ou retenaient un rire...

Soudain, une idée surgit dans l'esprit de Pierrot : « Et si tout cela n'était qu'une mystification ! »

Il se rappela Harreguy contant la manière dont ils avaient « roulé » son prédécesseur, en une hilarante circonstance. N'était-ce pas significatif ?...

Quand même, il doutait encore. Jusqu'au moment où il s'avisa de la date. Alors il se frappa le front :

— Tout est clair ! s'écria-t-il à voix haute. C'est aujourd'hui le 1^{er} avril !

Il comprenait tout maintenant ! Tel était l'aboutissement des mystérieux conciliabules du réfectoire. Mécaniciens et chauffeurs avaient complotté cela — de faire croire au « gamin » que son camion était chargé d'un explosif effroyable, exigeant des précautions inouïes. Voilà pourquoi toute la tribu s'était embarquée devant et derrière, dans tous les véhicules disponibles. A cette minute, les plaisantins étaient en train de se taper sur les cuisses et de se tenir le ventre, en pensant au niais jouvenceau, perché sur son camion et tremblant de tous ses membres, marchant à la vitesse d'un colimaçon... Spectacle inénarrable, et dont on parlerait longtemps !...

— Ah, c'est comme cela ! gronda Pierrot. Eh bien, ils vont voir !

D'un mouvement furieux, il se mit en troisième vitesse. Le camion fit un bond. Cela n'avait plus d'importance. Le temps de courir une ligne droite, de virer à la corde, avec de vigoureux coups de volant, et le side-car fut en vue.

Les frères Harreguy étaient peut-être, en tout cas ils parurent surpris, et, avec insistance, firent signe de ralentir. Pierrot répondit par un hurlement de klaxon.

Il rattrapa carrément la petite machine, sur laquelle les deux barbus gesticulaient, continuant leur comédie.

— Ça va, ça va ! Ne vous fatiguez pas ! grommelait Pierrot, souriant.

— Dans le vacarme, il entendit ces mots : « Doucement, bon Dieu ! Vous perdez la tête. »

Puis brusquement, Harreguy aîné coupa les gaz et jeta le side-car sur le côté.

Le camion passa, décalé, frémissant de toutes ses tôles. C'était au tour du « gamin » de se tordre sur son siège.

— Ça n'a pas pris, bande d'idiot ! cria-t-il, absolument enchanté.

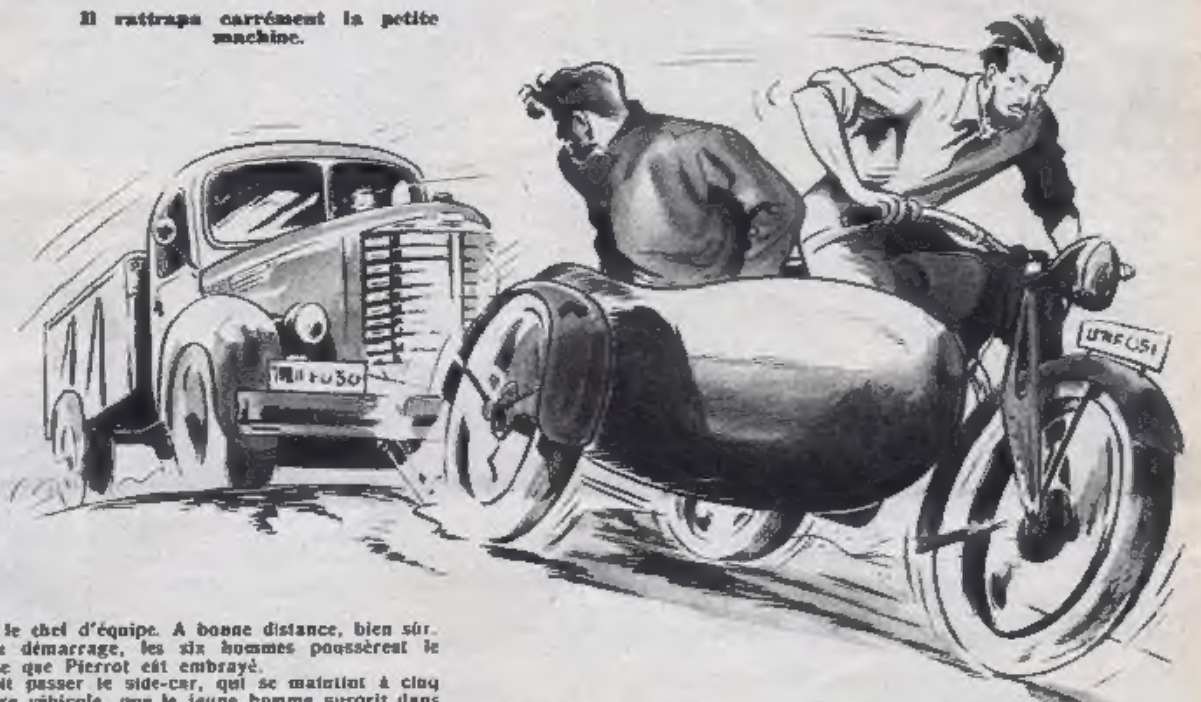
Il devinait à présent, d'après le bruit, que la camionnette de dépannage avait accéléré aussi et pris le raccourci qui aboutissait au col. De lait, à la rencontre des deux routes, Pierrot vit devant lui la camionnette arrêtée et les trois mécaniciens descendus. Pour les arrêter, il rechangea de vitesse, en plein dans les pierrailles; le camion se mit à danser.

Au lieu de prendre la plaisanterie du bon côté — le poisson d'avril étant quand même raté ! — les mécaniciens leignirent l'affolement et s'enfuirent à toutes jambes.

★

Le reste du trajet fut sans histoire. Pierrot chantait en maniant le volant avec désinvolture.

Approchant de Vernémont, il se dit toutefois que, à coup sûr, le contremaître était du complot; l'affaire ne s'expliquait pas sans cela.



Aussi, virant le raidillon d'accès, Pierrot voulut-il bien montrer à ceux d'en haut qu'il n'était pas dupe. Justement deux silhouettes bien connues se profilèrent au-dessus de la montée. Le camion quitta la ligne droite, oscilla d'un bord à l'autre, comme un ivrogne.

— Ça n'a pas pris ! Ça n'a pas pris ! criait le jeune homme. Et il riait de tout son cœur.

Les silhouettes avaient disparu comme dans une trappe.

Sur l'aire de déchargement, le camion s'arrêta. Il s'écoula trois ou quatre longues minutes. Puis, les hommes sortirent de partout. Le contremaître, du fossé où il se cachait, les manutentionnaires de derrière les murs; et du versant, le side-car, la camionnette de dépannage.

Personne ne disait rien. Un cercle se forma autour du camion.

— Alors, qu'en pensez-vous ? Il est bien loupé votre poisson d'avril ! conclut Pierrot, fort content de lui, en descendant de son perchoir.

Point de réponse. Il ne vit que des visages blêmes.

Et à la fin, le contremaître soupira d'une voix blanche — en regardant Pierrot comme on regarde quelqu'un qui revient de l'autre monde :

— Malheureux ! Vous en avez eu, une chance ! C'était vraiment de la nitroglycérine !

LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Un gigantesque brachiosaure a surgi de terre, et ravage la presqu'île de Moco. A Monte-Cairo, M. Lambique, Bob et Bobette cherchent le moyen de détruire le monstre, resté jusqu'ici invulnérable...



Mes enfants, l'heure est grave: le bombardement a repoussé le brachiosaure vers la mer; mais, à présent, on craint qu'il ne s'approche de la plage de Monte-Cairo.



Ne vous en faites pas, Monsieur Lambique: s'il est dans la mer, nous allons pouvoir réaliser le plan que viennent de m'expliquer les doctes de ce laboratoire.



En effet le brachiosaure harcelé par un bombardement intense s'est enfoncé dans la mer...



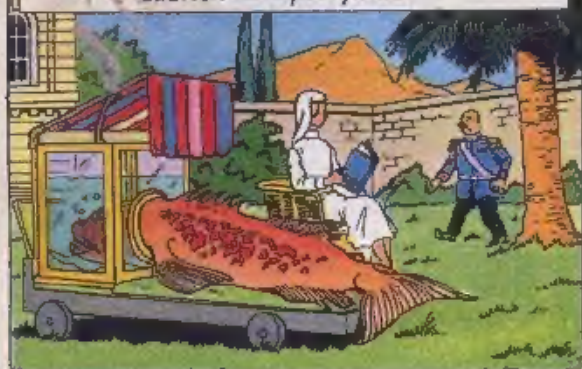
Nous avons oublié un allié précieux: le brave Prosper, qui est maintenant remis de son opération!



Munissons-le d'une charge de dynamite avec déclenchement commandé de la côte par un dispositif électrique, et envoyons-le nager sous le ventre du brachiosaure... Le reste ne sera plus qu'un jeu d'enfant!



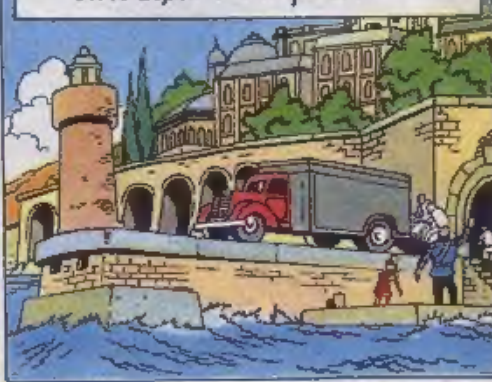
Aussitôt Monsieur Lambique se rend dans l'établissement où Prosper a été transféré, lors de l'évacuation de la presqu'île.



En effet, Lieutenant, notre malade est à présent rétabli; et dans les graves événements que vous savez, le docteur lui aurait certainement permis de retourner chez lui. Je crains une chose: pour tant c'est qu'il éprouve quelques difficultés à se readapter à son ancien élément...



Une demi-heure plus tard, Prosper arrive en camion sur la jetée de Monte-Cairo. On le dépose sur le quai...



Bob et Bobette lui finissent sur les flancs des charges de dynamite rattachées au dispositif de déclenchement par une longue mèche. Pendant ce temps, Monsieur Lambique s'efforce d'expliquer à l'intelligent mérou ce qu'on attend de lui.



Regarde, Prosper: tu vas nager jusqu'au ventre du brachiosaure; là, tu te débarrasseras de la charge de dynamite puis tu reviendras vers nous; à ce moment, nous déclencherons le dispositif d'explosion.




Avec d'innombrables précautions, le mérou est porté au bord de la mer, où il se laisse tomber comme une pierre.



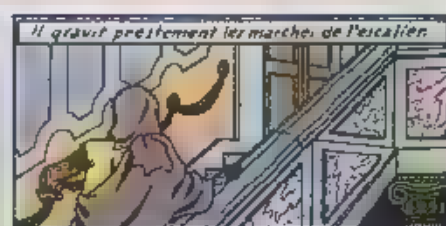
Surprisi! Il était en train de se noyer!... Son séjour prolongé hors de l'eau lui a fait oublier comment on nage!...



L'individu jette un bref coup d'œil dans la ruelle avant de pousser la porte de la maison défectueuse.




Personne n'est venu traquer par là.




Il gravit prestement les marches de l'escalier.



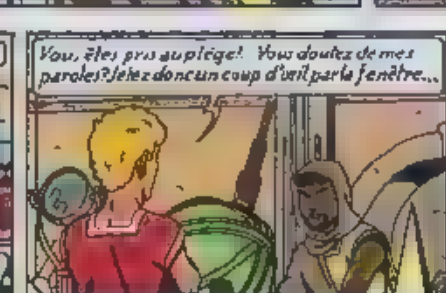
Pourvu que le vieil hibou ne l'ait pas caché dans un autre endroit... Ah non, le voici!...



C'est bien cela... Bon. Maintenant, mettons le feu à tout ce fatras et...




Alix: "Qu'est-ce que tu fais ici?"
Ségabal: "Je pourrais vous poser la même question, Ségabal. N'essayez pas de fuir le bâtiment est fermé!"




Vous êtes pris au piège! Vous doutez de mes paroles? Jetez donc un coup d'œil par la fenêtre...



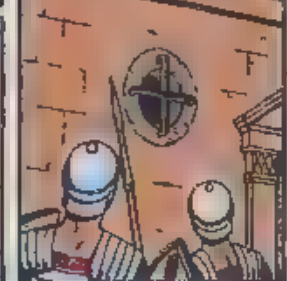


Nala, passe vite! Vous semblez bien certain que personne ne vous a vu pénétrer dans cette maison!






Ségabal se précipite...
Par l'enfer! Il dit vrai!





J'ai attendu, j'avais bien que...
Ecoute, Alix, si tu me laisses sortir d'ici, tu seras riche. Que veux-tu? De l'or, de l'argent...



...ou du fer?!




Notre ami réus, il a parer l'attaque.
A quoi bon lutter? Tu es perdu!



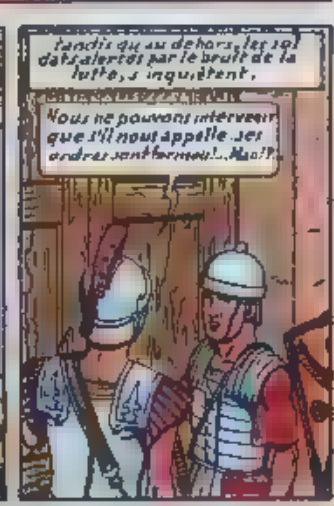
Pour se dégager de l'étreinte de son agresseur, Alix le pousse violemment du pied.



Voyant le chemin libre, le Carthaginois veut fuir.



Mais notre ami le rattrape d'un bond.



tandis qu'au dehors, les soldats alertés par le bruit de la lutte, s'inquiètent.
Nous ne pouvons intervenir que s'il nous appelle. Ses ordres sont formels... Mais!

Poisson d'Avril



Il y a vingt-cinq ans, Alain Mellet, un chroniqueur politique, ayant constaté l'ignorance et la sottise qui caractérisent certains parlementaires, décida d'en faire une démonstration éclatante.

Le 1^{er} avril au matin, diverses personnalités politiques trouvèrent dans leur courrier une circulaire qui leur faisait connaître

les souffrances de toutes sortes endurées par le peuple poldève.

Est-il besoin de préciser que la Poldévia était un pays purement imaginaire? Cette circulaire avait été alourdie de toutes les balourdises du style administratif. Cela n'empêcha point les réponses d'affluer au « Comité de Défense Poldève ». Un député breton lui adressa cette lettre délicate :

« Mon cœur saigne à la pensée que des hommes qui devraient être libres et heureux sont courbés sous le joug des hobereaux, et souffrent dans leur être physique et dans leur être moral. Joignez ma protestation à toutes celles que vous recevrez en faveur des Poldèves ».

Sans commentaire!

Sait-on qu'à la Cour du roi Louis XIV, le 1^{er} avril était



très en vogue? Durant la nuit d'un 31 mars, le marquis de Grammont eut ses habits rétrécis, recousus et soigneusement remis en place. Au lever (1^{er} avril) il ne put se vêtir. Un de ses intimes lui affirma qu'il était terriblement enflé. Poltron, le marquis se recoucha et manda le médecin en hâte. Le Comte de Toulouse, fils de Louis XIV, se présenta, adroitement déguisé. Il déclara au mar-

quis que son état était extrêmement grave, et il rédigea cette ordonnance : « Accipe cisalia et dissue purpura ». (Prends des ciseaux et découps ton pourpoint). Le pauvre marquis faillit en être malade pour de bon, cependant que tout Versailles en était malade de rire.

A la Malmaison, l'impératrice Joséphine et sa fille, la reine Hortense, se plaisaient à dévisser les lits de leurs invités. Tout au long de la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, c'était un vacarme indescriptible, dont l'Empereur n'était pas le dernier à rire.

★

Vous voyez, les amis, qu'il n'y a pas que les jeunes garçons et les jeunes filles pour aimer à faire des farces le 1^{er} avril.

NE★chocooulet PALMAFINA★confitures MATERNE

★biscuits VICTORIA★

Le TIMBRE TINTIN

★signature INA★toffes VICTORIA★savour PALMAFINA★confitures MATERNE★

Mathieu Nysson. — Merci pour ta lettre. Tu as dû déjà recevoir la prime. Quant à la question que tu poses, je ne parviens pas à la comprendre. Écris-moi clairement ce que tu désires.

Swetten Richard. — Il est inutile de découper les timbres autour de mon image. Tu peux les envoyer comme tu les trouves dans les chocolats.

M. Vaeerwijck. — Veux-tu m'envoyer ton adresse complète?

Eugène Jean-Marie. — Ton idée est bonne, mais il existe en Belgique une loi qui interdit de donner en prime des objets se trouvant dans le commerce. C'est ce qui nous empêche de faire figurer sur la liste des objets comme albums « Tintin », ballons de football, etc.

Nico Haisderf, Luxembourg. — Tu pourras obtenir l'album « Le Roman du Renard » en échange de 600 points.

★

VOICI EN BRIEF LA LISTE DES PRIMES QUI VOUS ATTENDENT

1) Le Roman du Renard, 40 vignettes, 50 points
2) Décalcomanies « A », 50 points 3) Décalcomanies « B », 60 points, 4) 5 cartes postales de Hergé, 70 points, 5) Pochette de papier à lettre TINTIN, 80 points, 6) Fanion TINTIN 100 points, 7) Porte-feuille TINTIN, 200 points, 8) Puzzle TINTIN, série « A », 350 points (*), 9) Jeux de cubes TINTIN (*), 10) Abonnement à TINTIN, 10 numéros, 450 points, 11) Puzzle série « B », 500 points, 12) L'album Le Roman du Renard, 600 points

(*) Ces objets sont encore en fabrication

●

Dans ce numéro figure un Timbre TINTIN! Découpe-le et ajoute-le à ta collection

ATTENTION.

- Très prochainement, vous trouverez également le TIMBRE TINTIN sur tous les produits
- Dès à présent, les magnifiques cartes postales de HERGE sont à votre disposition!
- Veillez à coller les petits timbres sur une feuille de papier (ceux du journal, de Palmafino, de l'INA et de Materne). Cela facilitera le travail et accélérera l'envoi des primes.

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX

C'était la grand'tante du petit garçon qui venait de lui lancer une bûche à la tête!

Renaud! Bœuf de salé! Et ce bois, tu le coupes, qui en non?

Voilà, grand'tante, je m'y mets!

Et ce bûche que tu n'as pas monté! Que ça me traîne pas!

Et bientôt, l'infortuné Renaud, chargeant un lourd sac sur ses faibles épaules.

Crois-tu que je vais te nourrir pour rien, stupide orphelin?

Non, grand'tante!

...commence l'ascension de l'échelle du grenier...

Et n'essaie pas de me faire croire que c'est pénible!

Non, grand'tante!



LA question que j'avais posée, voici quelques semaines, était la suivante : « Dans un camp de jeunesse où tu passes tes vacances, tu es parmi les vingt garçons qui ont accepté de préparer le repas, tandis que les autres sont au bain. Tu t'aperçois que dix au moins, sous différents prétextes, ne font rien et évitent « la corvée ». Que feras-tu ? »

De très nombreuses réponses me sont parvenues, des petits comme des grands, qui toutes témoignaient d'un bel esprit d'équipe et du sens exact du devoir.

Nous vivons en société; nous sommes donc solidaires les uns des autres; nous ne pouvons nous comporter en égoïstes. Raison de plus, lorsque nous avons accepté librement un devoir, pour demeurer fidèles à notre parole.

La plupart de mes correspondants l'ont compris, et vous verrez, à travers les belles réponses que j'ai retenues, que cet esprit d'équipe, tant souhaité parmi les jeunes, n'est pas un vain mot pour eux.

★
JE POURRAIS LIVRAI MON TRAVAIL. 1° pour faire honneur à ma parole. 2° pour mériter la confiance de mes camarades. 3° pour ma propre satisfaction. Ensuite, je ferais remarquer bien gentiment à ces jeunes gens que leur dérobade cause un préjudice moral et matériel à leurs compagnons de « corvée ». (Louis Vernel, 17 ans, Taminas - abonnement de six mois)

JE NE SERAIS PAS CONTENT, mais je me dépêcherais de faire la « corvée » avec les autres, au lieu de rester flâner avec les paresseux. On doit s'aider quand on est bon camarade. Ces dix garçons ne mériteraient pas d'être scouts. Cependant, je ne les dénoncerai pas, car ce serait méchant. (Ivan Mousny, 10 ans, Anvers - casquette « Tintin »)

J'ACCOMPLIRAI AVEC JOIE les « corvées » que j'ai acceptées volontairement. Je ferais ensuite comprendre aux lâcheurs que la vie en société ne sera agréable, et même possible, que le jour où chacun exécutera, de gaieté de cœur, les charges auxquelles il aura librement consenti. (Jean Darnanet - Bruxelles - cinéma de poche « l'inette »)

IL FAUT ALLER LES CHERCHER et leur dire qu'ils doivent aussi travailler. Car il faut faire les choses qu'on n'aime pas aussi bien que celles qu'on aime. (Willy Van Berckhoven, Evreux - cinéma de poche « l'inette »)

SI J'AI LIBREMENT ACCEPTE de préparer le repas, et si les absents comptent sur moi pour manger, je continuerais ma besogne, même si tous les autres esquivent la leur. (François Colard, Ixelles - un fanion « Tintin »)

AS-TU L'ESPRIT D'ÉQUIPE?

JE NE DIRAIS RIEN AU CHEF car il n'est pas beau de rapporter. Mais je rouspéterais auprès des paresseux et je leur dirais qu'ils doivent nous aider. (Eric Hellinckx, 11 ans, Watermaal - casquette « Tintin »)

SE LAISSER ENTRAÎNER par ces garçons paresseux, ce serait commettre une mauvaise action. Je continuerais de faire toutes les « corvées ». Mais à l'avenir je ne rouspéterais plus ces compagnons parmi mes amis. (Jean Marie Martin, Jambes - Namur - un fanion « Tintin »)

JE PRÉCHERAI D'EXEMPLE et, tout en ne mettant au travail, j'encouragerais ces « renièrs » à me donner un coup de main. (Pierre Gribomont, Marche-en-Famenne - un fanion « Tintin »)

JE LEUR DEMANDERAI ce que représente pour eux « l'esprit d'équipe ». Est-ce l'unité, l'entraide? Alors, pourquoi ne pas mettre en pratique ces beaux mots qui résument tant d'idées et d'actions? (Denise Impens, Woluwe-Saint-Lambert - une statuette « Tintin »)

UN GARÇON QUI ACCEPTE de faire la « corvée » sait que ce n'est pas un amusement. Il fait cela pour être serviable. Il doit donc se montrer loyal envers lui-même et envers les autres. Il montrera ainsi qu'on peut lui faire confiance. (Robert Wanters, Bruxelles - un fanion « Tintin »)

J'ESSAYERAI DE CONVAINCRE ceux qui essayent d'éviter la « corvée », non en leur disant quelque chose, mais en travaillant moi-même plus fort. Car l'exemple vaut mieux que toutes les paroles.

(Pierre Dénin, Anber - un fanion « Tintin »)

J'ENCOURAGERAI MES CAMARADES restées actives et fidèles à leur tâche comme je le serais resté moi-même, même si dix d'entre nous essayaient d'éviter la « corvée ». Il est probable que les déserteuses auraient honte de leur paresse et reprendraient leur travail. (Geneviève Rogissart, Anderlecht - une boîte de papier à lettre « Tintin »)

JE TRAVAILLERAI DOUBLEMENT pour montrer le bon exem-

ple à ceux qui ne travaillent pas et pour ne pas priver mes baigneurs d'un bon dîner. (Thierry d'Hoop, 12 ans, Namur - un fanion « Tintin »)

JE CONSEILLERAI AUX PARESSEUX de travailler, car le dîner ne serait pas prêt pour le retour des autres. Moi, je leur montrerais l'exemple en travaillant de mon mieux. (Jean-Robert Boulanger, 6 ans et demi, Liège - un jeu « Messages Secrets »)

J'ENGAGERAI MES COMPAGNONS de travail à accomplir la besogne gaiement et je donnerais l'exemple de telle façon que l'ouvrage, devenu amusant, attirerait les paresseux les uns après les autres. (Jean-Marie Schepens, 11 ans, Bruges - un jeu « Messages Secrets »)

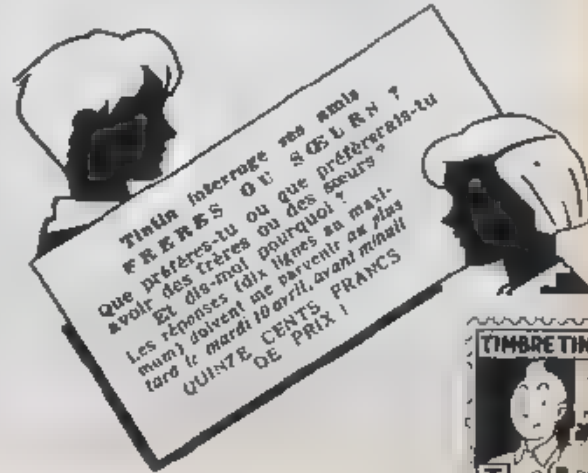
GENTIMENT, je leur ferais remarquer 1° que c'est manquer de délicatesse envers tous. 2° que c'est faire montre d'égoïsme que de laisser travailler les autres. 3° que tout le monde doit s'entraider dans la vie. (Paul Collinge, Ixelles - un jeu « Messages Secrets »)

JE TRAVAILLERAI POUR DEUX, car les garçons rentrant du bain ne doivent pas souffrir de l'apathie des autres. (Luc Winaud, 11 ans, Jette - un jeu « Messages Secrets »)

JE FERAIS L'OUVRAGE à leur place et je suis sûr qu'ils remarqueraient mon embarras et qu'ils viendraient à mon secours. (Marcel Jadoul, 14 ans, Montignies-sur-Sambre - un jeu « Messages Secrets »)

MON PAPA DISAIT : « Une tâche librement acceptée doit toujours être exécutée. » Et je trouve que c'est bien la vérité. (Eric Casvo, 12 ans, Evergem - un jeu « Messages Secrets »)

JE CONTINUERAI MON OUVRAGE sans m'occuper des autres. C'est au chef qu'il appartient de gérer la conduite des requilleurs. (Jean-Pierre Francotte, Liège - un jeu « Messages Secrets »)



Tintin interroge ses amis FRÈRES ou SŒURS : « AS-TU l'esprit d'équipe ? » Que préfères-tu ou que préférerais-tu avoir des frères ou des sœurs ? Et dis-moi pourquoi ? Les réponses (doix lignes au maximum) doivent me parvenir au plus tard le mardi 10 avril, avant minuit. QUINZE CENTS FRANCS DE PRIX !



Le Fils du Maître de Poste

Par André Giffard

La reine Marie de Médicis et son fils Louis XIII la disgrâce de Richelieu. De la Cardinal a quitté Paris et route vers Poitiers quand sur le conseil d'un ami il fait demi-tour et part pour Versailles afin de voir le Roi.

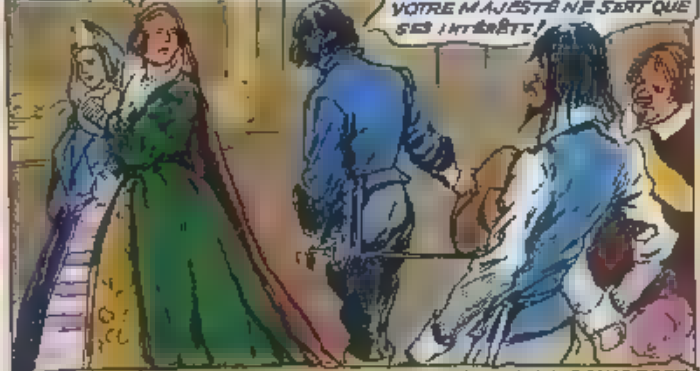
SA MAJESTÉ LE ROI EST AU REGRET DE NE POUVOIR RECEVOIR ACTUELLEMENT VOTRE MAJESTÉ!



AVERTIE DU DÉPART DE RICHELIEU, LA REINE MARIE DE MÉDICIS VA À VERSAILLES... LE ROI REFUSE DE LA RECEVOIR ET CHARGE LE CARDINAL LUI-MÊME DE LUI EN FAIRE PART...

DÉCIDÉMENT, C'EST LA JOURNÉE DES DUPES!

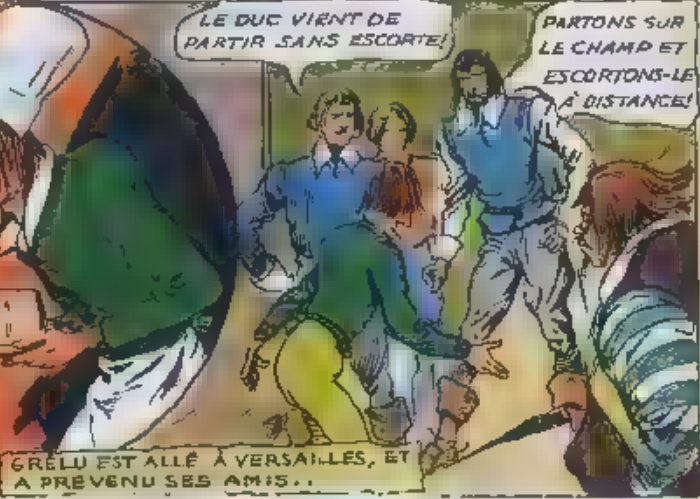
AINSI, M. DE CADILHAC, VOUS VOUS ÊTES VENDU AU CARDINAL. VOUS REGRETTerez VOTRE TRAHISON!



LA REINE MÊME, FORCÉE, EN SE RETIRANT AVEC LA PRINCESSE DE CONTI, RENCONTRE DANS L'ANTICHAMBRE DE RICHELIEU M. DE CADILHAC ET SES COMPAGNONS...



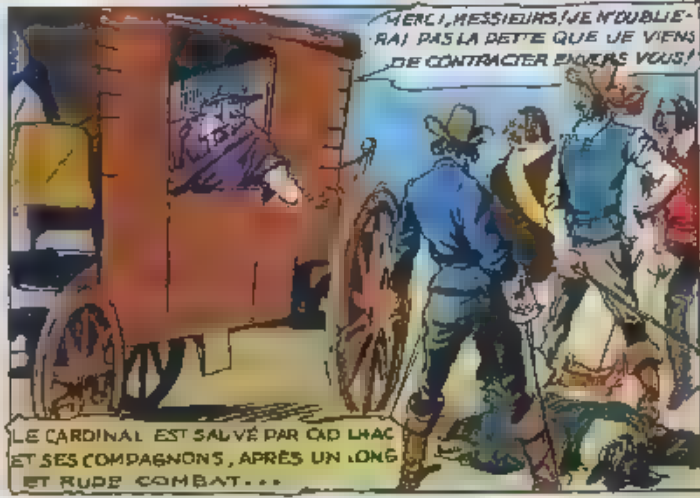
PRINCESSE, IL FAUT QUE LE CARDINAL DISPARAISSE! IL FAUT L'ENLEVER ET L'EMPRISONNER DANS QUELQUE ENFERMEMENT! CONTINU!



LE DUC VIEND DE PARTIR SANS ESCORTE! PARTONS SUR LE CHAMP ET ESCORTONS-LE À DISTANCE!



LES HOMMES DE LA REINE MARIE, ENVOYÉS AU DÉTOUR D'UN CHEMIN DANS LES BOIS DE ST CLOUD, ATTAQUENT LE CARROSSE. MAIS SURGISSENT DES DÉFENSEURS QU'ILS N'ATTENDAIENT PAS...



MERCI, MESSIEURS, JE N'OUBLIERAI PAS LA DETTE QUE JE VIENS DE CONTRACTER ENVERS VOUS!



M. DE CADILHAC, VOULEZ-VOUS REPRENDRE VOTRE RANG À LA COUR?



MONSIEUR, APRÈS LES TRISTES FAITS DONT J'AI ÉTÉ L'ACTEUR ET LE TÉMOIN, JE PRÉFÈRE RETOURNER DANS MES TERRES.



IL VA DONC FAILLIR NOUS QUITTER!! VOUS VOUS REVERREZ CAR J'AI L'INTENTION DE VOUS FAIRE ENTRER AUX CUISINES DU ROI AVEC GRÉLU, DONT L'INTELLIGENCE M'A PEUT-ÊTRE SAUVÉ LA VIE...

RENTRE À PARIS, RICHELIEU REÇOIT CELA QUI L'ONT SAUVÉ... MAIS LE JEUNE FILS DE L'ANCIEN MAÎTRE DE POSTE A MAINTENANT DE L'AMBITION LOUIS BARSIER ET GRÉLU SONT UN PEU TRISTES.

Fin



LA RAPIERE ROUGE

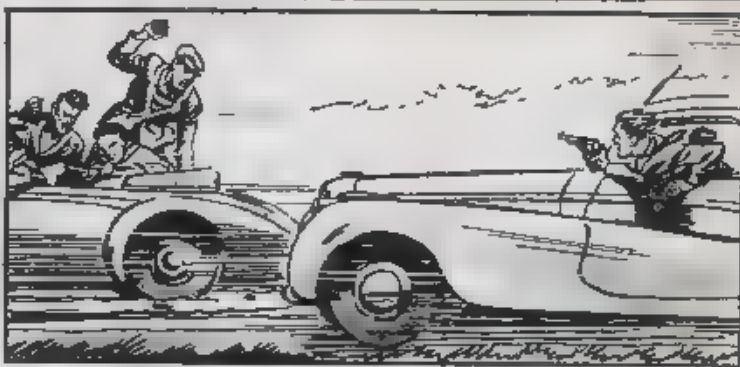
Dessiné de Roland Davier



Le constructeur John Best et ses amis se rendent en Italie où ils vont participer à la course des Automobiles avec leur fameuse « Rapier Rouge ». Chemin faisant, John Best qui pilote la « Rapier », est attaqué et poursuivi par des bandits. Heureusement Sexton arrive à la rescousse.

Déjà Sexton Blake s'apprête à dépasser la voiture des bandits, mais.

Il y a des grenades sous le siège arrière, Paul. Prends-en une et lance-la !



Visa sa main, Tinker, et tâche de viser juste. Ou nous sommes perdus !



Touché ! Attention la grenade a roulé sur la route !



Nous l'avons échappé belle. Oh, ils ont pris un chemin de traverse !



Le temps de faire demi-tour et ils seront loin. Rejoignons plutôt John Best et Molly.

Blake ne tarde guère à rattraper le constructeur et sa fille, qui, le danger passé, ont ralenti l'allure.

Rien de cassé ? Hourra !



Décidément ils s'acharnent ! Mais du diable si je sais pourquoi ! Est-ce que nous leur donnons la chasse, Blake ?

Ils doivent être loin à l'heure qu'il est ! Mieux vaut, je pense, poursuivre notre route et ouvrir l'œil !



La semaine prochaine : VIRAGE DANGEREUX !...

(A suivre.)



Tel Pilote... telle voiture!

VOYEZ ce « vieux bleu » au moteur pétaradant parmi la file des monstres silencieux, rutilants et chromés!... Il fait la joie des écailleurs qui se répandent en commentaires peu charitables à son endroit. Les passants adultes eux-mêmes ne peuvent se retenir de sourire d'un petit air méprisant. « Vraiment, pensent-ils, il faut avoir du culot pour oser sortir avec ça »!

Pourtant, quand on sait le nombre incalculable d'épreuves par lesquelles passe une voiture durant son existence, c'est plutôt de l'admiration qu'on devrait éprouver pour celles qui les subissent victorieusement, et pour leurs pilotes dont les soins et la constance les ont conduites sans dommage jusqu'à ce grand âge!

Les automobiles ne sont ni plus ni moins robustes que le corps humain. Au cours de leur vie, elles doivent affronter hier des maladies qui sont presque aussi fatales que la coqueluche ou la rougeole pour un enfant. C'est en grande partie du conducteur que dépend le degré de gravité de ces maladies.

LE MOTEUR S'USE.

Rien de plus normal!... Les pistons qui vont et viennent dans les chemises fi-

Le moteur des automobiles modernes fait entre 3 à 4.000 tours-minute, et de 5.000 à 6.000 tours en pleine vitesse. Il est donc normal qu'après 50.000 kilomètres ou davantage, les parois des cylindres soient usées à force d'être frottées. Généralement, les cylindres « s'ovalisent », le taux de compression diminue, et le moteur n'offre plus qu'une puissance réduite.

Conséquences immédiates : la consommation d'essence augmente — parce qu'il en faut davantage pour provoquer l'explosion — et la consommation d'huile atteint des proportions effrayantes. Les pistons et les cylindres n'étant plus hermétiques, le lubrifiant se mélange aux gaz d'explosion, puis est rejeté par le tuyau



d'échappement. C'est ainsi que certaines vieilles voitures arrivent à engloutir un litre d'huile aux 100 kilomètres. Elles dégagent dans leur sillage une abondante fumée bleue.

LA SUSPENSION S'AFFAÎSSE

Les heurts répétés que subissent les ressorts et les amortisseurs amènent, de leur côté, des conséquences graves. Après avoir parcouru un certain nombre de kilomètres parsemés de casses, de nids de poules et autres dénivellations, les ressorts, à force d'être tirés et aplatis, perdent de leur efficacité, c'est fatal. La mécanique pas plus que le corps humain, n'est éternelle. Toutefois (comme en ce qui concerne l'usure du moteur), l'usure de la suspension dépend de la vitesse à laquelle on fait circuler le véhicule. Un nid de poule franchi à 100 km/h. est infiniment plus dommageable que dix autres franchis à 40 km/h. Si les ressorts et les amortisseurs de certaines automobiles rendent l'âme après quelques milliers de kilomètres, par la faute de leur conducteur, d'autres franchissent allègrement le cap des 100.000 sans la moindre avarie.

En fait, il n'existe pratiquement pas de mauvaises voitures, mais il se trouve malheureusement quantité d'exécrables pilotes.

(A suivre)



Rien n'est plus facile que de « bouclier » une voiture neuve en 3.000 ou 4.000 kilomètres. Mais une voiture soigneusement entretenue et intelligemment conduite peut donner satisfaction à son propriétaire pendant plus de dix ans.

nissent à la longue par entamer les parois des cylindres. Saviez-vous qu'un piston de voiture courante parcourt, dans ses allées et venues continues, de 6 à 10 mètres à la seconde, pour atteindre à bord de certaines voitures de course 30 mètres dans le même temps?



TINTIN Cartoonistes

CONNAISSEZ-VOUS la bicyclette volante?

On l'a présentée à Paris. Il s'agit d'un atterrisseur sans moteur (c'est en pédalant qu'on doit soulever tout le système, à condition de ne pas peser 100 kilos).

Mais, bientôt et sur de longues distances nous allons pouvoir voler!



Pour doubler le cap de Panama, devenu insuffisant, les baleaux vont prendre le train.

Ce « train » sera une sorte d'immense caisse ouverte aux deux extrémités, roulant sur rails et pouvant passer dans l'eau à l'aide de plans inclinés pour aller se placer sous les navires. La caisse, après avoir parcouru un trajet de 150 km., restituera sa charge à l'océan.

Beux engins à réaction sans pilote viennent coup sur coup d'atteindre deux vitesses de l'ordre de 2.200 kilomètres à l'heure.

Des ingénieurs vont travailler à doter ces engins d'un système de pilotage automatique.

Les ours bruns sont en voie de disparition. Heureusement, grâce aux sociétés protectrices des animaux et au club des amis de l'ours brun récemment constitué, à Sidney, Teddy Bear sera plus tranquille.

Les chasseurs d'ours n'ont plus qu'à bien se tenir. C'est à eux qu'on va faire la chasse maintenant, a déclaré John Small, président de la dite association.



Un pigeon complètement épuisé a été trouvé dernièrement à Forst, en Allemagne. Il portait un message de 1943, appel au secours d'un bataillon allemand.

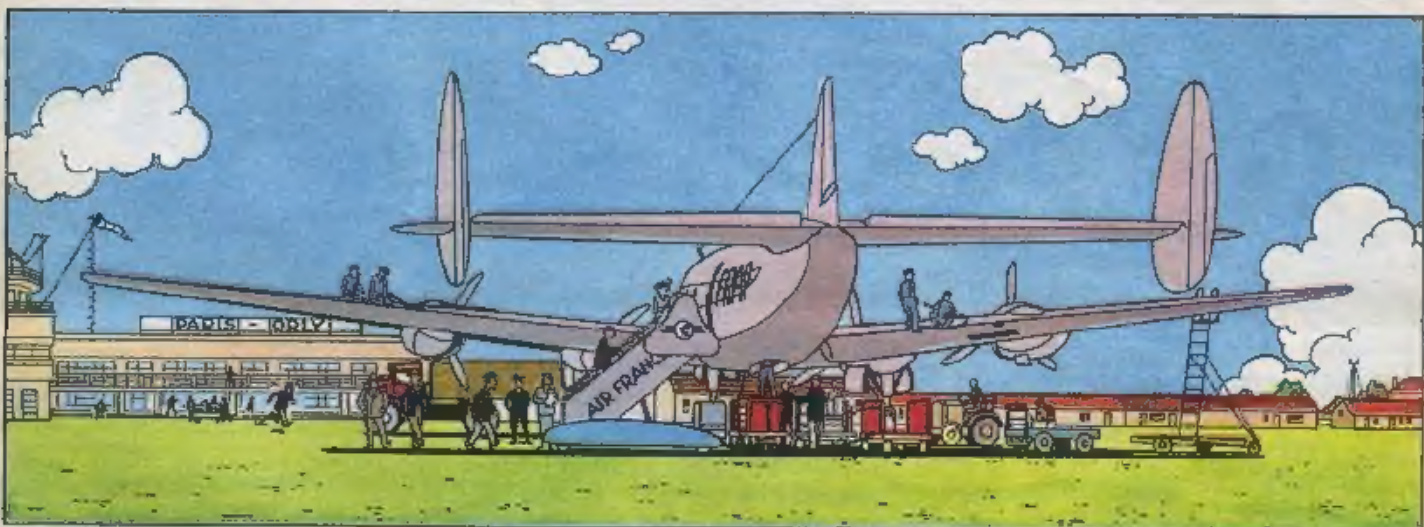
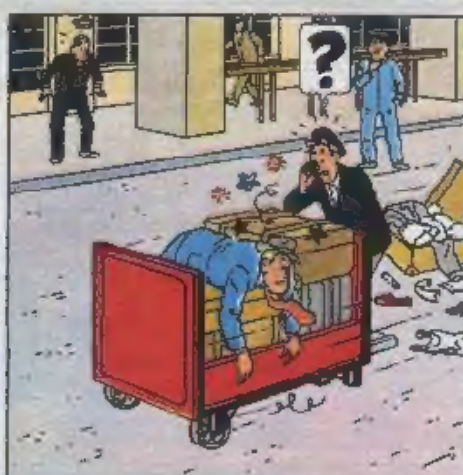
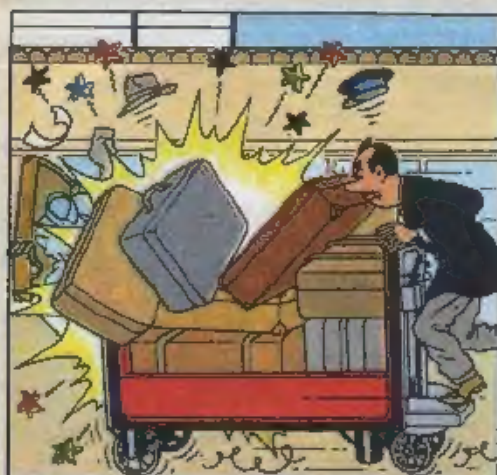
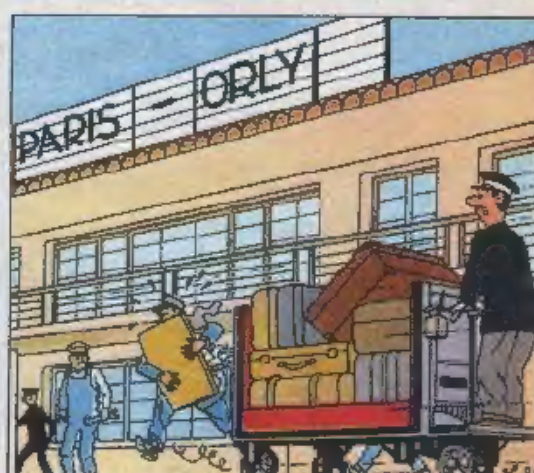
Un second avion géant, frère du Brahazon, a réussi à prendre l'air. C'est là le plus grand appareil du monde.

Monsieur Barelli à Niza-Pénida

Moreau et Barelli sont à la recherche d'un dangereux malfaiteur. Ayant appris que le bandit possède une propriété à Niza-Pénida, Barelli décide de se rendre dans l'île.

TEXTES et DESSINS

de BOB DE MOOR.



ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallie

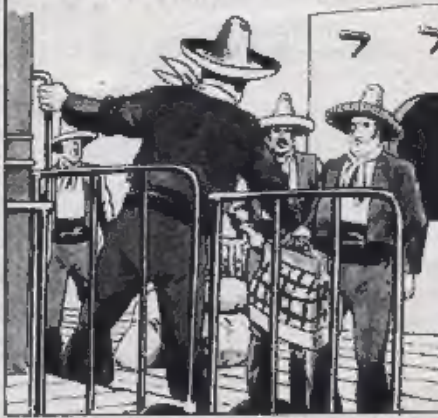
Tim Griffith, allié de Teddy Bill, a détaché du train les wagons de renforts attendus par le shérif...

Sur le quai d'une petite gare, Callway et le shérif attendent le renfort annoncé.

Les voilà !



Le train s'arrête. Tim Griffith en descend, et s'avance au-devant du groupe.



Bonjour, Messieurs ! Je me présente : Tim Griffith, de l'« Evening News »... Je viens vous demander vos impressions sur l'arrivée de la force armée...



Mais à cet instant le groupe, effaré, constate qu'aucun wagon militaire ne fait partie du convoi.

C'est un attentat !... Le coupable ne peut être que dans le train !



Seul le journaliste est descendu : les autres voyageurs sont restés dans les compartiments. Visitions tout le convoi : nous mettrons la main sur le coupable ! Ce doit être un des amis de Teddy Bill.

C'est cela : examinons les papiers de tous les voyageurs. Veillez à ce que personne ne descende !

Hé hé, voilà qui va faire un beau reportage pour mon journal !



Le shérif, suivi de Griffith et de Callway, vérifie les papiers des occupants du train. Mais aucun ne semble suspect...



Furieux, ils redescendent sur le quai.

Mais enfin, dans quel but aurait-on décroché ces wagons ?

Comment, vous ne savez pas ?



Callway raconte à Griffith toute l'histoire...

Messieurs, en tant que reporter je me mets à votre disposition. Donnez-moi une monture, et foi de Griffith, je vous dénicherai bien ce fameux Teddy Bill !...



Aussitôt on amène un mulet pour le journaliste.

Soyez prudent, Monsieur Griffith !



Je n'avais pas le choix ! C'était le seul moyen d'arriver chez Teddy Bill avant que n'arrivent les renforts.



Le lendemain à l'aube, le journaliste arrive en vue d'un village indien. Sa monture est harassée.



Cependant, à la station où les wagons sont toujours en panne, l'officier enrage.

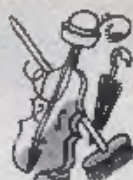
Nous ne pouvons perdre notre temps : faites descendre les bêtes. En selle ! Nous rejoindrons le shérif à cheval !



(à suivre...)



BRIC & BRAC



ILS ONT CHOISI D'ÊTRE FRANÇAIS

NOMBRE de Français ne sont pas nés en France; d'autres y sont nés, mais de parents étrangers. Pourtant, ils ont adopté la nationalité française et leur gloire a resplendi sur leur pays d'adoption.

Jean-Baptiste Lully, le musicien du Roi-Soleil, était né à Florence; le cardinal Giulio Mazarini, ministre de Louis XIV, était également originaire d'Italie. Jean-Jacques Rousseau avait vu le jour à Genève (Suisse). Joseph Poniatowski, maréchal de France, était Polonais. Le compositeur Puccini venait de Bari, dans le royaume de Naples; quant à Jacques Offenbach, né à Cologne, il était Allemand.

Le fameux tribun Gambetta était le fils d'un boutiquier genevois. Le grand aviateur Henry Farman, né à Paris, est fils d'un père anglais et d'une mère française. Emile Zola eut pour père un ingénieur italien Guillaume Apollinaire, le célèbre poète, s'appelait de Kotowski et il était né à Rome. Le peintre Van Dongen, qui, à vingt ans, débarquait à Paris, venait de Rotterdam.

Le pianiste Alfred Cortot est né à Nyons, en Suisse. Le compositeur russe Stravinsky est Français depuis 1934. Enfin, Madame Curie, l'illustre savante, naquit à Varsovie; elle était la fille du professeur polonais Skłodowski.

CEUX QUI DEMENTENT...

LES statistiques révèlent que sur 100.000 individus qui naissent, il n'en reste plus que 88.538 au bout d'un an; 54.000 après soixante ans; 14.000 après quatre-vingts ans et 7.000 après quatre-vingt-cinq ans.

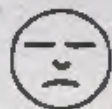
AUTOMOBILE ET AVION

LA vie normale d'une automobile est d'environ sept ans. Celle de l'avion serait sensiblement plus étendue, s'il n'y avait jamais de casse; mais à cause des accidents, l'avion ne vit pas plus longtemps, en moyenne, que l'automobile.

AVIS AUX FUMEURS!

EN fumant un paquet de vingt cigarettes par jour, vous avez quatre cents milligrammes de nicotine par semaine. Sous forme d'injection, une telle dose vous tuerait net. Voilà qui donne à réfléchir!

LE JEU DE L'ECLIPSE



POUR fabriquer ce jeu, vous prendrez un carré de carton, et vous le diviserez en neuf cases. Puis, vous découperez et collerez sur des rondelles de carton épais, trois lunes et trois soleils, qui seront vos pions.

La partie se joue à deux. L'un des partenaires prend les trois soleils, l'autre prend les trois lunes. Au départ, les pions sont posés de part et d'autre du carré, chacun devant une case, les lunes opposées aux soleils. Faites avancer vos pions, chacun à votre tour, et un à la fois, à l'intérieur du carré. Les mouvements se font en avant, en arrière ou en diagonale... L'obstacle, ce sont les pions adverses qui se mettent en travers de votre chemin ou vous encerclent. Le premier des joueurs qui réussit à disposer ses trois lunes ou ses trois soleils en diagonale gagne la partie.

Solution des mots croisés du N° 13.

Horizontalement :

1. Rabbis. - 2. Milord.
3. Axe. - 4. Mes.
5. Abus. - 6. Ira.
7. Ni. - 8. Eta.
9. Cui. Go. - 10. Lalo.

Verticalement :

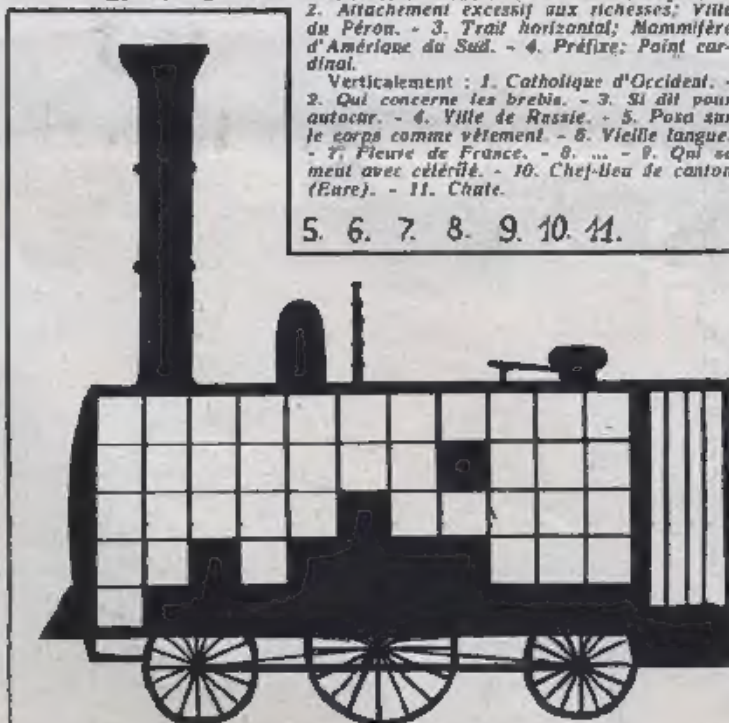
1. Ri. - 2. Alambic; Il.
3. Bousc. - 4. Bressant.
5. Id.

A MÉDITER

A quoi bon avoir un ami s'il faut lui faire signe pour qu'il regarde, et tout lui dire pour qu'il comprenne ?

H. RIFLING.

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.



1. 2. 3. 4.

Horizontalement : 1. Machines à vapeur. - 2. Attachement excessif aux richesses; Ville du Péron. - 3. Trait horizontal; Mammifère d'Amérique du Sud. - 4. Préfixe; Point cardinal.

Verticalement : 1. Catholique d'Occident. - 2. Qui concerne les brebis. - 3. Si dit pour autocar. - 4. Ville de Russie. - 5. Posé sur le corps comme vêtement. - 6. Vieille langue. - 7. Fleuve de France. - 8. ... - 9. Qui se ment avec célérité. - 10. Chef-lieu de canton (Eure). - 11. Chate.

5. 6. 7. 8. 9. 10. 11.

Victoria vous présente: CHOKO le négroillon





LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE

TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS

Douloureusement frappé par l'assassinat du capitaine Blake, qu'il avait appelé à la rescousse, Mortimer jure de venger son ami. Mais tandis qu'il parcourt à cheval le plateau de Giza, son attention est attirée par une rixe qui vient de survenir sur un chantier de fouilles...

A ces mots, Sharkey, transporté de fureur, bondit hors de la tranchée, la courbache levée...

Damned! En voilà assez!



Mais à ce moment une main saisit au poignet avec tant de force qu'elle l'oblige à lâcher son fouet...

?



Rugissant de colère, Sharkey se retourne et...



Le barbu! C'est le bouquet! Hé! Descends de là que jete démolisse!...

A ces paroles de défi, le professeur, sans perdre son calme, saute lestement à terre.

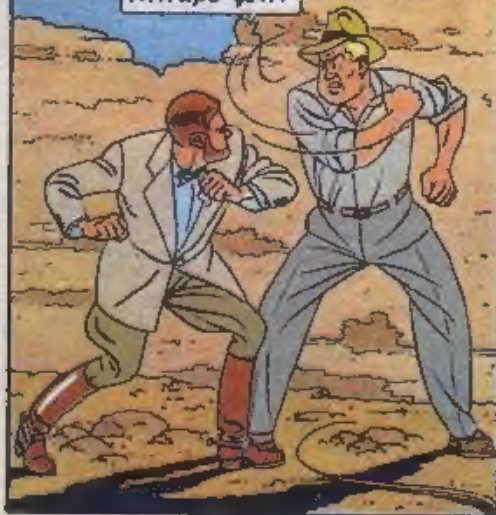
Je vois que ce garçon a besoin d'une leçon politesse...

... et toi, d'une leçon de boxe!



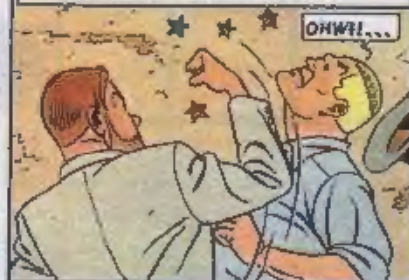
Et sans donner le temps à son adversaire de se mettre en garde, Sharkey lui décoche un formidable crochet. Mais Mortimer esquive le coup...

Attrape-ça!!!



... et riposte par un fulgurant uppercut du droit...

OH!!!...



... qui culbute Sharkey...



... et l'envoie rouler, les quatre fers en l'air, au fond de la tranchée...



Alors? Monsieur le Professeur est-il satisfait de son élève?...

Attendez! Je m'en vais te rabattre le caquet!...



Mais à cet instant précis...

?



Où signifie tout ce vacarme?

?

C'est l'ineffable docteur Groggrabenstein qui vient de surgir du puits d'accès au mastaba, comme un diable sortant d'une boîte.

Monsieur Sharkey, veuillez rengainer cet en-chin, che foui prie... Nous ne sommes pas ici au tir forain!...

